

Le frère Ignace BERTEN est dominicain. Cofondateur de l'association **Espaces** (Spiritualités, cultures et société en Europe <http://www.espaces.info>), sa réflexion théologique porte sur les questions sociales et politiques. Il est l'auteur, avec le fr. Jean Claude LAVIGNE, de *Nations et patries* (Lumen vitae, 2001), *Mondialisation et universalisme* (Lumen vitae, 2003).

Ignace BERTEN

La théologie de la libération est-elle encore d'actualité ?

La théologie de la libération est née dans un contexte bien différent du nôtre. À une certaine époque, elle a fait la une de l'actualité religieuse. Son influence et sa force d'inspiration ont été considérables non seulement en Amérique latine, mais aussi aux États-Unis (théologie noire de la libération) et en Asie, de façon moindre en Afrique (sauf en Afrique du Sud : théologie contextuelle), mais aussi en Europe. Mais chez nous, pour les générations plus jeunes, c'est un phénomène du passé, tout comme Vatican II. Qu'a-t-elle réellement signifié ? Signifie-t-elle encore quelque chose à l'heure actuelle ?

Naissance de la théologie de la libération

1. Première édition à Lima, *Teología de la liberación*, en 1971, reprise quelques mois plus tard par les éditions Sígueme en Espagne. Traduction française aux Éditions Lumen Vitae, Bruxelles, en 1973.

La théologie de la libération a une date de naissance relativement précise : la fin des années 60, avec la Deuxième conférence générale de l'épiscopat latino-américain (CELAM) à Medellin, en 1968, et la parution de *La théologie de la libération. Perspectives* de Gustavo Gutiérrez en 1971¹.

Quelle est la genèse de cette théologie ?

Elle est au confluent d'une série d'événements et de mouvements.

– Du point de vue sociétal en Amérique latine, au Brésil au début des années 60, un très important mouvement de mobilisation populaire est soutenu à la fois par le gouvernement et l'Église catholique. Le pédagogue Paulo Freire répand la méthode d'alphabétisation conscientisante (il publie en 1969 la *Pédagogie des opprimés*), adoptée par le Mouvement de culture populaire, dans le domaine public, et par le Plan national de pastoral de 1964. Le coup d'État militaire de 1964 marque un cran d'arrêt : Paulo Freire est expulsé. Les mouvements d'action catholique, en particulier en milieu ouvrier et étudiant, animent la résistance dans le même esprit. En 1969, le régime militaire se durcit et la répression devient beaucoup plus violente. Il y aura ensuite les coups d'État militaires en Uruguay, en 1973, au Chili et en Argentine, en 1976.

La pauvreté des pays sous-développés n'est pas due d'abord à des causes internes ou à un retard, mais au fait d'une dépendance aux intérêts des pays du Nord.

– Du point de vue idéologique, la CEPAL (Commission économique pour l'Amérique latine) a développé la théorie de la dépendance : la pauvreté des pays sous-développés n'est pas due d'abord à des causes internes ou à un retard, mais au fait d'une dépendance par rapport aux intérêts des pays du Nord, à commencer par les États-Unis, avec le relais des classes privilégiées des pays du Sud, l'Amérique latine étant le lieu paradigmatique de ce rapport. Cette théorie, fondée sur un schéma centre - périphérie, fait appel aux grilles d'analyse marxiste.

– Du point de vue ecclésial, il y a eu le concile de Vatican II, avec trois ouvertures principalement : l'ouverture au monde et à ses questions, la revalorisation de la Bible et de sa lecture, et l'attention au défi évangélique de la pauvreté soulevé par quelques évêques latino-américains, dont Helder Camara. Au plan plus intellectuel de la théologie, c'est le développement d'une théologie politique en Europe (Johann Baptist Metz, Jürgen Moltmann), théologie très critique vis-à-vis du capitalisme et étroitement liée à la critique politique de la société, plus ou moins directement inspirée par l'analyse marxiste. Au niveau populaire, c'est le développement des communautés de base, à la fois lieux de réflexion et de célébration à partir de la Bible, lieux concrets de solidarité et d'auto-organisation à la base pour lutter contre la pauvreté, lieux de libre parole dans une société militairement

contrôlée, lieux d'émergence et d'organisation d'un syndicat libre et d'un parti politique d'opposition (le PT au Brésil).

La théologie de la libération : méthode et orientations

Au carrefour de ces multiples courants et mouvements, la théologie de la libération accompagne les communautés de base et anime les intellectuels et militants chrétiens de gauche engagés dans la résistance aux pouvoirs militaires et en opposition au système capitaliste dominant, en leur fournissant les outils intellectuels et les références spirituelles d'une réflexion croyante.

La théologie de la libération se veut à la fois inductive et engagée, se développant à partir des opprimés.

La théologie de la libération ne se définit pas comme une théologie sectorielle (comme la théologie des réalités terrestres, ou la théologie du travail), mais comme une théologie globale, comme une autre manière de faire la théologie. Elle est critique de la théologie européenne et de ses méthodes, considérée à juste titre pour l'essentiel, comme une théologie déductive (on part du dogme qu'on interprète) ou historique (on cherche par la méthode historique des points d'appui pour l'interprétation dans le présent), théologie qui se prétend socialement et politiquement neutre (à l'exception de la théologie politique).

2. Le père Marie-Dominique CHENU (1895-1990), dominicain, fut professeur puis régent des facultés du Saulchoir de 1920 à 1942, et expert au concile Vatican II. Il a été l'inspirateur de nombreuses ouvertures dans la théologie contemporaine : action catholique et laïcité, prêtres-ouvriers, justice et paix, etc. (cf. *Une école de théologie : le Saulchoir*, Cerf, 1937, et *Parole de Dieu, II, L'évangile dans le temps*, Cerf, 1964).
Note de la rédaction.

La théologie de la libération se veut à la fois inductive et engagée (de ce point de vue elle doit beaucoup à Chenu²), se développant à partir des pauvres, ou plus précisément des opprimés. Elle est l'expression d'un choix : le choix prioritaire des pauvres. Il s'agit d'un effort de lecture croyante de la réalité et de la pratique des milieux populaires. Cette lecture de la réalité sociale, économique et politique, s'articule directement sur les sciences humaines (théorie de la dépendance), dans la prétention d'une compréhension non naïve de ce qui se passe réellement pour les pauvres, des processus que ceux-ci subissent souvent sans en être conscients.

Quant à la lecture de l'expérience et de la pratique des milieux populaires et des pauvres, elle prend appui sur la dynamique qui s'ouvre lorsqu'on permet aux gens d'accéder à la lecture du texte biblique, ou plus précisément d'un choix plus ou moins

large de textes qui mettent en scène les opprimés ou mettent en cause les puissants : Exode, passages prophétiques, en particulier chez Amos et Isaïe, Magnificat, diatribes de Jésus contre les riches, Matthieu 25, etc.

Cette théologie de la libération est cependant loin d'être uniforme³ : certains auteurs sont de tendance plus pastorale (Juan Luis Segundo), d'autres plus politique ou politisée (Gustavo Gutiérrez, Leonardo Boff, Rubem Alves⁴), et parmi ceux-ci, si une certaine vulgate marxiste comme outil d'analyse socio-économique est commune, seule une minorité prend des positions proprement marxistes en termes de lutte des classes (Hugo Assman). On peut dire que la dimension biblico-spirituelle est très dominante, avec l'appui de biblistes (Carlos Mesters, Marcelo Barros), dans l'horizon général d'une critique fondamentale du système capitaliste (dénoncé comme système de péché), et donc des pouvoirs en place, et dans la perspective d'une société d'inspiration socialiste. Par ailleurs, la théologie de la libération inspire un certain nombre d'historiens les conduisant à une relecture de l'histoire de la société et de l'Église latino-américaines du point de vue non plus des institutions politiques et ecclésiales, mais de la vie des populations (Enrique Dussel).

Dans l'ensemble plutôt classique du point de vue du dogme, la théologie de la libération se montre cependant très critique quant au rôle politique et social de l'Église, dénonçant son alliance historique avec le pouvoir colonial et puis avec les couches privilégiées de la société, mais aussi quant à son propre fonctionnement hiérarchique et autoritaire (Leonardo Boff).

La théologie de la libération était portée par un courant plutôt optimiste : une société plus juste, d'inspiration socialiste (déclarée ou non) est possible et presque à portée de main. Le mouvement populaire est capable de s'amplifier et de modifier le cours de l'histoire. Optimiste et pour une part aussi naïve. Pour beaucoup, Cuba est une sorte d'étoile. Le communisme soviétique est critiqué certes pour son totalitarisme : on veut un socialisme humain, latino-américain. Mais il est quand même une sorte de référence : il y a clairement, chez beaucoup, sous-estimation de la violence du système (on dit que cette violence est amplifiée par le discours idéologique impérialiste). En tout cas, sans être aligné, on peut voir dans l'URSS une sorte de contre-

3. Je ne cite que quelques auteurs, particulièrement significatifs parmi de multiples autres.

4. Rubem Alves est protestant. Pour raison de facilité, quand je parle de l'Église dans la suite du texte, il s'agit toujours de l'Église catholique.

poids, sinon une véritable alternative, à l'impérialisme capitaliste nord-américain. En 1990, un théologien latino-américain disait publiquement lors d'un colloque : « Le mur de Berlin est tombé sur nous ».

La théologie de la libération réprimée

Très rapidement, la théologie de la libération inquiète. Elle inquiète d'abord les pouvoirs en place, qui en dénoncent le caractère subversif. Le gouvernement des États-Unis, la CIA et l'école des Amériques de Panama (qui forme les armées latino-américaines à la lutte antisubversive) mettent en place des stratégies de lutte contre la théologie de la libération. L'ensemble des mouvements d'opposition et de résistance au système qui marginalise et exploite la majorité des populations pauvres est objet de répression plus ou moins brutale selon les pays. Syndicalistes, animateurs populaires, agents pastoraux, prêtres et même évêques sont assassinés. Mgr Oscar Romero est le symbole le plus fort sans doute de cette génération de martyrs.

5. Évêque depuis 1971, devenu ensuite archevêque puis cardinal à Medellin, secrétaire général du CELAM, puis préfet du Conseil pontifical pour la famille.

Mais la théologie de la libération se heurte aussi à la méfiance et à la répression au sein de l'Église elle-même de la part des secteurs les plus conservateurs, dont Mgr López Trujillo⁵ est la figure la plus marquante et la plus active. À Rome on s'inquiète surtout du danger du communisme, et cette inquiétude rejoint celle des États-Unis : on considère que la théologie de la libération pourrait être un relais pour la prise de pouvoir et l'instauration de régimes communistes sur le continent, à l'image de ce qui s'est passé à Cuba. On l'accuse aussi de réduire la foi à un messianisme terrestre, ce qui ne tient pas compte des dimensions spirituelles et eschatologiques présentes dans le discours de ces théologiens.

La situation ecclésiale diffère profondément selon les pays. Globalement, la théologie de la libération et les communautés de base reçoivent un véritable appui au Brésil de la part de la Conférence épiscopale (on peut citer de multiples noms : le cardinal Arns, Helder Camara, Thomas Balduino, Pedro Casaldaliga, etc.), qui publie une série de documents clairs et forts mettant en cause la politique de la dictature militaire. L'épiscopat chilien est divisé : le cardinal de Santiago Silva Henriquez s'exprime

clairement, la majorité des évêques est plutôt silencieuse. L'épiscopat argentin, sauf infime minorité, est alignée sur le gouvernement, il en va de même en Colombie. Au Pérou, l'épiscopat est aussi divisé, de même qu'au Salvador ou au Mexique : dans le Chiapas, Mgr Samuel Ruiz soutient courageusement le mouvement indigène.

La partie la plus ouverte de l'Église marque profondément la Conférence générale du CELAM à Medellín (1968), qui donne une impulsion majeure. Celle de Puebla (1979) va dans le même sens, mais de façon un peu plus réservée, enfin celle de Santo Domingo (1992) est encore un peu plus réservée, mais sans mettre en cause la perspective globale.

Rapidement, l'opposition à la théologie de la libération s'organise dans l'Église. Une de ses premières victimes institutionnelles est européenne : l'Institut international Lumen Vitae à Bruxelles. Une section « Libération et développement » y travaille depuis 1968. Les étudiants de cette section sont principalement latino-américains. Parmi les professeurs invités chaque année : Gustavo Gutiérrez, Paulo Freire, Enrique Dussel. Mais aussi Giulio Girardi, théologien ayant clairement opté pour le marxisme. À la suite d'une intervention de López Trujillo et de la Curie romaine, en 1974, Girardi est exclu et l'année suivante la section Libération et développement est fermée.

À Rome, en 1982, le cardinal Ratzinger adresse à la conférence épiscopale du Pérou un document critique concernant la théologie de Gustavo Gutiérrez. En 1984, la Congrégation pour la doctrine de la foi publie une « Instruction sur quelques aspects de la "théologie de la libération" ». Ce document est radicalement critique : il équivaut à condamnation. Il annonce cependant un second document sur le sens de la libération. L'épiscopat brésilien se mobilise alors, et suite à une rencontre avec Jean-Paul II, celui-ci demande un document complémentaire, que publie la Congrégation pour la doctrine sous le titre « Instruction sur la liberté chrétienne et la libération » (1986).

Plus tard, lors de son voyage pour la Conférence générale du CELAM à Santo Domingo (1992), Jean-Paul II déclare que la théologie de la libération est nécessaire : à l'époque, on est au-delà du communisme. Dans ses différents voyages en Amérique

Oui, le système est fondamentalement injuste. Il doit être réformé, mais il ne peut l'être par la confrontation.

latine, cependant, le pape met beaucoup de nuances et de réserves à cette approbation. Oui, le système est fondamentalement injuste, oui, il est un système scandaleux d'oppression et d'exploitation des pauvres. Il doit être fondamentalement réformé, mais il ne peut l'être par la confrontation : ce sont d'abord ceux qui ont le pouvoir qui doivent se convertir...

Entre-temps, les nominations épiscopales, dans l'ensemble, sont portées par une ligne plus conservatrice qui fragilise systématiquement le courant ecclésial porteur de la théologie de la libération.

Évolutions plus récentes

La théologie de la libération ne fait plus l'actualité. Est-elle morte ? Non. Mais elle a profondément évolué, en raison de facteurs externes et sous l'impulsion de sa propre dynamique.

Le contexte géopolitique a changé. Le communisme s'est effondré. Comme système, il a cessé d'être perçu comme une menace. À Rome, on ne s'inquiète plus tant de la théologie de la libération que des théologies asiatiques portées par le dialogue interreligieux : la préoccupation première est désormais le relativisme. Le cardinal Ratzinger l'a dit de multiples fois, il l'a dit une dernière fois et avec force lors de son discours d'ouverture du conclave qui l'a élu pape. Et en tant que Benoît XVI, il l'a fréquemment répété.

En Amérique latine, d'autre part, tous les régimes militaires ont dû céder, face à la force du mouvement démocratique. Cela ne signifie pas que la situation des pauvres se soit en proportion améliorée : les résultats sont variables selon les pays, mais en tout cas ce n'est pas la nouvelle société espérée. Il y a cependant une différence considérable par rapport à la situation caractérisée par les dictatures militaires. Celles-ci constituaient un adversaire très visible et situé, un adversaire qu'il fallait faire céder. Et dans ce contexte, les communautés d'Église et la théologie de la libération qui les soutenait étaient un lieu de résistance plus ou moins protégé, malgré la répression et les martyrs. Dans la plupart des pays, il y a au moins une démocratie formelle. La répression politique a fortement diminué, mais pas toujours la

violence à la base contre les militants sociaux, et surtout dans les grandes périphéries urbaines. Mais l'adversaire n'a plus de visage : c'est le système... La mobilisation politique est devenue beaucoup plus difficile.

Dans le cadre de pensée et d'analyse de la théorie de la dépendance, la théologie de la libération s'est au départ et pendant toute une génération centrée sur la domination et l'exploitation économiques. Le pauvre est l'exploité. L'action vise donc, par la participation démocratique, à changer la politique économique. Du point de vue théologique, construire une société de véritable solidarité et fraternité est à la fois une exigence et une anticipation du Royaume de Dieu.

Progressivement cependant, d'autres voix se font entendre : il n'y a pas que l'oppression et l'exploitation économiques qui portent atteinte à la dignité fondamentale de l'être humain. D'autres facteurs interviennent, qui sont d'ordre plus culturel, et qui ont des effets de marginalisation, d'humiliation ou d'exclusion. Ce sont ainsi successivement les Noirs, descendants des esclaves, les nations indigènes, les femmes qui élèvent la voix, et l'écologie enfin prise en compte. Typiquement, les revendications féministes étaient considérées comme un passe-temps des classes privilégiées. Les femmes ont dû élever la voix pour faire entendre leur condition réelle : le machisme qui règne dans les milieux pauvres, le fait qu'elles sont celles qui portent le plus durement les conditions de pauvreté. Ainsi est née une théologie féministe de la libération (Yvone Gebara).

Autrement dit, la théologie de la libération à l'heure actuelle est toujours vivante, toujours fortement marquée par la lecture biblique et par le lien avec la vie des gens, mais plus éclatée ; portée par moins de figures marquantes, mais plus ouverte à toutes les atteintes systémiques à la dignité humaine.

Acquis et pertinence actuelle de la théologie de la libération

Par le mouvement des communautés de base, par la théologie de la libération, par l'engagement de certaines conférences épiscopales, en particulier celle du Brésil, et d'une minorité

d'évêques, par les initiatives de la CLAR (Conférence latino-américaine des religieux) soutenant tant les communautés de base que la théologie de la libération, par l'autorité des trois conférences générales de l'épiscopat, l'Amérique latine a marqué la sensibilité et le langage de l'Église. Des concepts théologiques fondamentaux ont reçu consécration officielle : le choix prioritaire des pauvres, au moins sous la forme un peu atténuée de l'option préférentielle pour les pauvres ; l'idée de péché institutionnalisé ou péché structurel. La méthode consistant à élaborer la théologie à partir de l'expérience de base des communautés chrétiennes – méthode qui avait déjà été mise en œuvre par l'action catholique et davantage réfléchie par Marie-Dominique Chenu, a aussi été davantage valorisée, mais avec beaucoup moins d'appui institutionnel.

Par là, la théologie de la libération a inspiré nombre de mouvements chrétiens militants dans les autres continents, dans les pays marqués par la pauvreté et l'emprise économique et politique du Nord, mais aussi en Europe et aux États-Unis dans de multiples groupes de base. Il faut cependant reconnaître que, dans nos pays, les communautés de base, communautés présentes dans les milieux populaires et parmi des chrétiens critiques, assez dynamiques à un certain moment tout en étant toujours très minoritaires, s'essouffent et se montrent peu capables de se renouveler.

La théologie de la libération a élargi son horizon, elle a fait de plus en plus place au domaine de la culture.

Inversement, on peut dire que la théologie de la libération a elle-même élargi son horizon : sans abandonner le champ de l'économie, elle a fait de plus en plus place au domaine de la culture. Elle le doit, en bonne partie, à ses contacts avec l'Afrique et l'Asie. Dans les années 70 et 80, le dialogue était difficile et parfois tendu entre théologiens de la libération latino-américains et théologiens africains, les uns mettant tout l'accent sur l'oppression et l'exploitation socio-économique, les autres revendiquant l'urgence d'une véritable inculturation de la théologie et de l'Église.

Cela dit, il faut reconnaître que les inspirations fondamentales de la théologie de la libération restent très minoritaires dans l'Église : la question de la pauvreté et la mise en cause

du système dominant sont présents dans le discours, et parfois très fortement, mais dans la pratique pastorale la maintenance de l'institution est la priorité réelle. En Europe, l'Église – tant l'Église catholique que les Églises protestantes historiques, dont le public se restreint, est une Église de classe moyenne et non une Église des pauvres ou des moins privilégiés, alors que les Églises ou communautés évangéliques prospèrent, avec toutes leurs ambivalences : grande proximité des gens, ouverture au relationnel et à l'émotionnel, mais manque de perspective critique par rapport à la société et indigence intellectuelle tant quant à la réflexion de foi que face aux multiples défis sociaux, éthiques et culturels du présent.

Ignace BERTEN